

...

.

## COMPLAINTE DES JETONS D'ABIA

*entre la réalité et la fiction*

Nous ne sommes pas là pour jouer. Ici on ne joue pas. On vient pour s'instruire, pour nous contempler, pour nous admirer. Mais on ne nous sort pas, tout au plus, pour être vues. Nous sommes trop petites pour montrer ce que nos pères avaient fait sur nous. Nous ne restons donc pas dans les grandes salles revêtues en or, mais dans les entrepôts peints en blanc. Silence, solitude, une très grande patience donc. Nostalgie d'une époque au cours de laquelle, d'une façon ou d'une autre, nous vivions. Nous étions suspendues dans un arbre. Nous étions



des fruits, nous vivions ensemble, dans des grappes ; nous étions des fruits très unis. Une fois très mûrs, nous tombions sur le sol, l'un après l'autre. Nous n'étions pas bons à manger. Avec le temps, notre part la plus charnue pourrissait et se mélangeait à l'humus qui entourait la proximité de cet arbre, l'*elan*, un bel arbre. A ciel ouvert restaient quand même les graines, couvertes d'une matière lisse et solide, qui ne bougeaient pas de cet endroit jusqu'à ce que quelques femmes du village venaient pour les



ramasser et les mettre dans un petit panier au col étroit. Ce fut dans ce panier que je fis l'apprentissage de l'obscurité, sans être encore ce que nous sommes devenues. Ces femmes nous échangèrent contre quelques baguettes en fer appelées *bikye*, *mimbas* ou *minsongama*. Selon que nous étions plus ou moins grosses, plus claires ou plus obscures, plus brillantes ou plus ternes, le nombre de baguettes n'étaient pas le même. Nous entrâmes ainsi en jeu dans cet échange pour faire de nous justement les pièces *d'un jeu*. Ce fut alors que nous changions de main. Les nouveaux propriétaires généralement étaient des personnes très habiles, des vrais artistes dont malheureusement nous ne connaissons pas le nom. Et ce fut dans ses mains que commença notre nouvelle existence... De chaque graine, ils découpèrent deux, trois ou quatre pièces, plus petites ou plus grandes, plus rondes ou plus ovales, selon les projets de chaque artiste. On appelait *mvia* chaque pièce et *abia* ou *abbia* le jeu de hasard auquel elles étaient destinées. À la suite commença notre création, notre venue dans ce monde, notre enfantement. Sur le côté le plus brillant, l'artiste initiait la gravure d'un être de cet univers que nous, simples morceaux d'une graine, nous serions pour toujours. Nous toutes nous étions différentes, plus ou moins réalistes, plus ou moins abstraites tout en suivant les tendances esthétiques de la région africaine qui nous voyait naître. Quel plaisir lorsqu'on se sentait devenir comme un enfant dans le ventre de sa mère ! Quel bonheur devaient sentir ces artistes lorsqu'ils voyaient sortir de leur imagination et de l'outil qu'ils dirigeaient la figure d'un buffle avec son chasseur ; d'une antilope aux longues cornes ; la voûte du firmament avec quelques étoiles et un

quartier de lune qu'on appelait « dent d'antilope ». Quelle émotion ressentaient ces artistes lorsqu'ils contemplaient l'ouvrage bien achevé, issu de leurs mains, tout en l'ayant encadré d'une incision autour de toute la pièce que faisait ressortir la figure d'un fond imaginaire formé par des stries entrecroisées. Quelle émotion donc, celle de ces artistes anonymes que certainement les amenaient à montrer à leurs parents et à leurs voisins, l'œuvre d'art engendré par leurs mains...



buffle



voute

antilope



C'était alors que commença pour moi une nouvelle vie, celle d'une chose déjà achevée et devenue. Tout en me créant je supposais que dans mon avenir je serais toujours utile à quelque chose, mais la vie m'apprit que quelques fois je servais à gagner et d'autres à perdre : c'était la loi du jeu auquel j'étais destiné. En ce temps-là, en effet, je n'étais plus dans les mains des artistes. Je fus échangée et devins propriété d'une personne très attachée à ce jeu. À cette fin, j'étais bien gardée dans une bourse confectionnée avec des fibres végétales. Dans cette bourse, j'avais rencontré d'autres pièces qui portaient sur leur dos d'autres gravures. Ensemble, dans l'obscurité de la bourse, nous attendions ce moment où notre propriétaire la prenait pour aller jouer. C'était un jeu avec des paris importants. Mon propriétaire avait beaucoup de chance. On disait de lui qu'il gagnait les parties dans le monde de la nuit, le *mgbël*, auquel il accédait en se dédoublant. Ce monde-là était considéré comme un lieu dans lequel se produisaient d'abord les choses. Le monde dit du réel, en revanche, était un simple jeu, une représentation, tout au moins pour les grandes choses de la vie comme devenir riche, gagner, perdre, mourir, tomber très malade, dépasser l'autre, être un génie.. Nous allions dans un espace public, dans la cour d'un village. Il y avait du monde et deux, trois ou quatre joueurs, les propriétaires. Les spectateurs étaient les supporters de l'un ou de l'autre. Il y avait un juge qui recevait une pièce que les joueurs sortaient de leur bourse en les déposant sur un objet plutôt plat. Dans un mouvement rapide il le renversait sur le sol en couvrant ainsi toutes les pièces. Alors tout le monde regardait fixement notre position, dos ou ventre, *pile ou face*. La première fois que j'ai participé au jeu,

grande a été ma déception lorsque je me suis rendu compte que personne ne regardait la gravure qu'on portait sur nos dos. Avec un simple coup d'œil on savait qui avait gagné ou qui avait perdu son pari, pris par la bonne ou malchance. Ce n'était jamais à cause de notre figure. Il faut signaler aussi que dans les pièces choisies par les joueurs, le juge y ajoutait set autres pièces, non gravées, rondes, tirées de la coque d'unealebasse et qu'on appelait *besa*. Parfois celles-ci entraient dans le comptage, parfois non. Elles départageaient la mise. On ne gagnait pas toujours en montrant aux yeux de tous la gravure incisée sur notre dos ; parfois, au contraire, on perdait la partie dans cette même position. Quoi qu'il en soit si mon propriétaire était le gagnant, il prenait sa pièce et très heureux d'avoir gagné le pari il chantait un petit chant ou disait dans une voix spéciale quelques mots en rapport avec la figure comme pour le remercier le gain. Par exemple lorsque c'était moi qui gagnait en montrant mes ailes déployées car je représentait un oiseau, mon propriétaire chantait :

Atangana, le fils de Ntzama, fait la guerre du côté des Blancs

Il lutte avec les soldats

Il transporte des bagages avec des fusils sur la tête.

[Atangana dit :]

- A moins que je ne prenne mon breuvage magique, pourrais-je être comme un Blanc, blanc comme la couleur des os ?

- O vous tous, nos pères, qui êtes de l'autre côté [du fleuve] : peut-on vivre toujours avec un fusil sur la tête ?

La femme de Ntzama dit : « Non »

Certainement non !

Buffle !

Eléphant ! (1)

Si c'était la mienne, j'étais très content ; si c'étaient celle d'un autre, j'apprenais bien des choses à leur sujet sous la forme de proverbes, dictons, petits chants pleins d'onomatopées... Voici celle qu'on chantait pour le *mvia*, ma camarade, qui représentait un éléphant

1) l'oiseau (aux ailes déployées) (calao) gravait sur le dos de cette *mvia* était appelé *ongung*, ses plumes étaient noires et son bec très long. On le confondait avec l'aigle royal aux ailes aussi déployées de l'écu de l'empire allemand. Atangana Ntama, chef supérieur des Ewondo, était un fervent collaborateur de la puissance coloniale dans cette époque. ..

A wog oo...! [crac, crac, crac...]

- Ndúmán nduman ndúmán nduman ndúmán nduman ndúmán nduman...  
(in crescendo)
- A wog, wog...! [crac, crac, crac]  
Akē di bile [il mange les arbres]



Lorsque ma pièce gagnait, mon propriétaire exprimait sa joie en me faisant jouer une autre fois ; dans le cas contraire, il me mettait dans sa petite bourse et en sortait une autre, tandis que de mon côté je retrouvais encore une fois l'obscurité. C'était donc ainsi, en jouant, en pleine lumière du jour ou bien gardée dans l'obscurité, en gagnant ou en perdant, que les années se sont écoulées et dont je me souviens de cette époque avec une certaine nostalgie!. C'était un temps où grâce à ce jeu, les gens apprenaient à raisonner sur la réalité et la fiction, à gagner ou à perdre dans la vie, à souhaiter ardemment une chose, à se conformer si on ne l'obtenait pas, à mettre tout en œuvre, même sa propre liberté, pour la conquérir à nouveau. Et parmi ces choses on apprenait aussi à célébrer les artistes qui nous avaient créés, à lire le langage abstrait, à comprendre les codes esthétiques d'une société, à nous connaître mieux surtout lorsque le jouer gagnant montrait aux gens en chantant ou en disant ce qu'on appelait un *mbende* pour nous encourager à suivre le chemin de la bonne chance. L'*abia* était un jeu, certainement, mais surtout il était une façon de vivre en société et d'apprendre que chacune de nous valait ce qu'elle était (dos **ou** ventre, pile **ou** face, telle *ou* telle chose concrètement...) avant même d'être classée par notre pensée. On apprenait aussi que dans cette vie il y a beaucoup de hasard, surtout dans les circonstances qui entourent notre vie.

Vint, en effet, un temps où notre obscurité devint plus fréquente. Progressivement les sorties pour aller jouer se firent rares. Le jeu d'*abia*, en effet, fut défendu par les autorités allemandes qui nous

commandaient et après par les suivantes. Les plus mordus de ce jeu se donnaient rendez-vous dans un endroit caché dans la forêt. Mais dans le monde des clairières il est difficile de garder les secrets. Facilement on savait qui et où on jouait.

Dans ce coin caché de la forêt on bavardait beaucoup, on parlait souvent de l'avenir de notre jeu ; on disait par exemple que certains Européens s'intéressaient à nos *bemvia*, pas du tout pour nos *besa*, très peu pour notre jeu. Ils cherchaient nos pièces, les achetaient même. Et nos frères camerounais qui voulaient faire des petites affaires en cherchaient partout en payant quatre sous pour une poignée de *bemvia*. Ils les vendaient ensuite à ces Européens qui les envoyaient dans leur pays. Ils en faisaient autant avec les grands arbres de la forêt. Les femmes se plaignaient de ne plus trouver des *elan* pour cueillir leurs graines ; les artistes se plaignaient également de ne plus trouver de graines pour faire des *bemvia* et nos gravures...

Tout ceci m'inquiétait beaucoup. Quel serait mon avenir ? - me demandais-je au fond de la bourse dont la noirceur m'accablait complètement.

En fait, on sortait rarement pour jouer, même dans la forêt. Mes camarades et moi nous étions presque oubliées parmi les affaires personnelles de mon propriétaire, bien au fond de la claie de la cuisine à coté du filet pour la grande chasse *abiem*. On disait partout que le jeu d'*abia* était fini, que les *bemvia* ne servait plus à rien. Un jour notre propriétaire se débarrassa de nous pour un peu d'argent. C'était ainsi

que les Européens sont devenus nos nouveaux propriétaires, mais non pour jouer car ils avaient leurs jeux de hasard qui par ailleurs n'étaient pas défendus ; ils nous cherchaient pour nos gravures. Lorsqu'ils nous achetaient, ils regardaient surtout notre patine, ils nous gardaient encore mieux. Rien n'empêcha cependant que nous retrouvions à nouveau l'obscurité sauf à quelques moments pour nous montrer à d'autres personnes. Dans cette nouvelle vie, on nous changea même le nom. Nous n'étions plus les *bemvia* du jeu d'*abia*. Nous reçûmes en entier le nom du jeu ; on nous nomma « *abia* » . Quelle responsabilité !

Ainsi devenue, on m'amena à un pays européen. Je ne sais pas lequel. Peu importe. Après on me mit dans un musée. Je ne sais pas non plus lequel. Peu m'importe aussi. Je n'étais pas seule mais accompagnée d'autres comme moi et d'objets plus grands ; en relation à ceux-ci, nous étions de simples détails. A notre tour, on nous regarda, une à une, on nous enregistra en collant sur nous une étiquette avec laquelle nous sommes devenues un simple numéro, et on nous garda dans une boîte dans laquelle il y en avaient déjà d'autres, au fond d'un entrepôt. On trouva ainsi notre obscurité habituelle.

Après un certain temps enlevèrent de la boîte les dernières arrivées et nous mirent dans une autre boîte, en verre, une vitrine, dans une grande salle, entouré d'objets que ne m'était pas complètement inconnus. Mais tout était un peu étrange. Tout à coup, jaillit une très grande lumière et des gens qui venaient regarder plus les grandes choses que nous, les petites, exposées dans les vitrines. Mais nous tous, que ce

soient les masques accrochées aux murs, ou les *bemvia* dans notre boîte en verre, ou d'autres objets mis sur un piédestal, nous vivions une sorte de confinement, bien loin du pays qui nous avait créé pour danser, jouer ou rester auprès de nos parents et voisins. On nous visita pendant un certain temps jusqu'à ce que l'on nous mit à nouveau dans notre boîte dans l'entrepôt.

Des années et des années s'écoulèrent

Une fois par semaine, plus au moins, quelqu'un venait pour enlever la poussière des boîtes, grandes et petites, des malles et des figures, immobiles, qui étaient sur les étagères de la grande salle de l'entrepôt. Des autres fois quelqu'un d'autre venait avec un cahier dans la main, il cherchait un objet vérifiait son étiquetage, le prenait et sortait de la grande salle. J'étais placée juste au trou de la serrure et voyais plus ou moins ce qui se passait dehors. Toujours la même vision de dehors, et toujours la même position, dedans. Ceci me fatiguait et souvent je souhaitais que quelqu'un s'approche de notre boîte et nous emporte sans savoir où. Mais personne ne venait.

Des années se sont écoulées encore. Je ne sais pas qui se trouve à mes cotés, sur moi ou en dessous, Nous sommes bien entassées dans la même boîte. Je sais seulement que nous sommes toutes pareilles. La même obscurité nous entoure, aucune de nous ne se meut. Nous sommes comme des êtres sans vie, entassés dans une même boîte. Personne ne vient pour nous regarder. Peut-être avait-il raison celui qui disait que « nous étions devenues des objets inutiles, qui ne

servaient plus à rien ». Notre seule raison d'être, était de résister au temps.

Mais un jour je vis par le trou de la serrure que quelqu'un avec un cahier à la main s'approchait de notre boîte. Quelle émotion ! Depuis très longtemps j'attendais ce moment. Il l'emporta. En nous prenant dans ses mains, toutes nous changeâmes de position. Pour moi tout devint complètement noir, je n'avais plus le trou devant moi. Après, la boîte fut ouverte et un éclat de lumière forte et éblouissante tomba sur nous qui depuis longtemps étions dans l'obscurité semblable à celle du monde de la nuit, *mgbël*. En vidant la boîte sur une table, nous sommes tombés les unes sur les autres en sentant le froissement d'une main qui nous éparpillait sur toute la surface de la table de façon que la gravure que nous portions sur notre dos était bien visible à ses yeux. Je m'étais rendu compte alors que toutes les pièces étaient presque identiques en ce qui concerne du moins la forme et la couleur. La main qui nous prenait était celle d'un chercheur qui nous regardait, une à une, avec une très grande attention ; il observait surtout la gravure que nos aïeux avaient créés ; il mesurait la taille de la pièce et des figures qui étaient sur nous ; il prenait aussi des notes...

En tombant sur la table j'étais restée un peu loin de ses mains. J'observais ce chercheur avec une certaine curiosité. Ce qu'il faisait c'était un peu répétitif mais chaque fois qu'il prenait une *mvia*, il semblait être pris par une nouvelle émotion. Alors je fis comme lui : observer mes semblables. Nos gravures étaient différentes. Mais j'étais surprise de voir en elles de la vie comme si l'éclat de lumière qu'on avait reçu en ouvrant la boîte les faisait vivre encore une fois de

la même manière qu'un nouveau-né sort de l'obscurité du ventre de sa mère. Mais nous toutes restâmes silencieuses et immobiles, surprises de ce nouvel élan de vie. En fait, on avait déjà appris à se tenir en place, à rester calmes. L'idée que nous pouvions devenir vraiment ce que nous représentions sur notre dos, nous paralysa entièrement.

Le chercheur ne se rendait pas compte de ce qui se passait entre nous. Il était très soucieux de comprendre ce que nous représentions. Il finit son travail. Ramassa toutes les pièces et nous mit à nouveau dans la boîte. Une très grande frayeur s'empara de nous : allions-nous retrouver le même état d'avant ? Ce ne fut pas ainsi. Nous toutes nous avions eu l'impression de rentrer dans la graine qui nous porta à la vie. Je sentais en moi plus de force que jamais : probablement j'étais la plus ancienne.

Maintenant, dans la boîte tout était autre. Certes, on était dans l'obscurité, comme dans le monde de la nuit (*mgbël*) auquel on accède en se dédoublant. N'étions-nous pas, nous-mêmes, dédoublées puisque nous étions la représentation de formes, figures, voire l'abstraction de certaines choses considérées comme réelles ? Ceci dit nous étions devenues des représentations imagées, incomplètes, miniaturisées, de simples formes et rien d'autre.

*Mgbël*, le monde de la nuit, est pensé comme un monde invisible par les gens du monde de la lumière, mais réel et parfois plus réel que la soi-disant réalité. Dans ce monde tout est possible pour le bien et pour

le mal. C'est le monde de toutes les forces, de tous les savoirs, de tous les pouvoirs. C'est un monde où l'obscurité est plus forte que la lumière puisque elle n'éblouit personne. Mais en recevant son éclat nous reçûmes ce qui nous manquait pour être vraiment ce que nous représentions : le don de la parole, de notre parole, celle qui nous venait du temps de nos ancêtres : le meuglement des pièces qui portaient sur leur épaule la gravure du buffle ou de l'éléphant ; le rugissement de la panthère ; les coassements des grenouilles et des crapauds ; le silence de poissons traversant mers et rivières qui contrastaient aux chants de nos oiseaux et des mélodies qui s'échappaient des gravures du *mvet* et des merveilleux sons qui sortaient des simples gravures de nos xylophones... C'était ainsi que dans cette obscurité pleine de lumière on retrouva notre manière de parler et de clamer en haute voix que nous étions très fatiguées de rester dans les entrepôts de ces musées.

Maintenant donc c'était les éléphants, les buffles et d'autres grands animaux qui criaient fort comme jamais ; c'était aussi les rugissements des panthères ; et cette nuit-là c'était aussi les oiseaux qui chantaient comme si s'était de grand matin ; et de bon matin était les serpents qui sifflaient en s'échappant par la trou de la serrure.

Quelques jours après les journaux locaux écrivaient que dans le musée de la ville se passaient d'étranges choses on entendait des cris d'animaux qui avaient l'air de plaintes...

Des plaintes de toutes les *bemvia* du jeu d'*abia* qui exprimaient leur désir d'être regardées à nouveau par les gens de leur pays...

## II

Le chercheur avait entendu parler de ces rumeurs. Ceci ne l'empêcha pas d'aller à nouveau dans le musée. Le responsable de l'entrepôt lui parla de ces « voix » qui se laissaient entendre surtout la nuit. Il n'y fit pas une très grande attention : il ne croyait pas aux « voix ». Comme d'habitude, le responsable porta la boîte et l'ouvrit, et comme toujours les *bemvia* du jeu d'*abia* aveuglées par l'obscurité recevaient une nouvelle bouffée de vie grâce à la lumière qui les enveloppait tandis qu'elles tombaient sur la table comme des vraies *abia* qu'elles étaient considérées par ce chercheur car si celui-ci ne croyait pas aux « voix » il croyait encore moins que cette lumière leur donnait un peu de vie.

- En sortant, cette fois-ci, j'étais tombée sur un des bords de la table. Prise de peur, je ne bougeais pas. Après quelques instants, se produit un petit mouvement entre nous lorsque ce chercheur prit une *mvia* pour la regarder. Ce petit mouvement me fit perdre mon équilibre et en tombant sur le sol, les ailes de l'oiseau que je représentais se déployèrent et se mirent à planer sous la table. En descendant, je vis la poche de la veste du chercheur en imaginant que ce trou était un nid dans un tronc d'arbre. Une fois sur le sol, mes ailes prirent à nouveau le vol pour aller me cacher dans ce nid, la poche de la veste du chercheur, et alors je devenais à nouveau le *mvia* que j'étais.

Ayant fini son travail, le chercheur prit congé des responsables du musée. Il avait examiné dans tous leurs détails toutes les *bemvia* de la boîte ; il avait pris des notes ; il nous avait photographiées... Il pourrait ainsi poursuivre sa recherche chez lui. Il nous estimait beaucoup.

Je restais longtemps cachée dans sa poche. Je n'osais pas en sortir. Lorsqu'il mettait sa main pour y mettre ou pour en sortir quelque chose, je me cachais plus encore dans un coin. Mais un jour ses doigts me touchèrent ; il me sortit dehors et en me regardant s'exclama :

- Une *abia* ! Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

- Il se mit à me regarder, mon ventre, mon dos et surtout ma gravure... tandis que moi je faisais la morte, je ne bougeais pas, je restais comme une vraie *mvia*... Cependant il m'avait reconnue car il partit en courant vers son bureau où il alluma son ordinateur et en cliquant quelques fois je vis apparaître sur l'écran plusieurs *bemvia* et ma frayeur fut grande lorsqu'il montra une *mvia* avec un oiseau aux ailes déployées en me disant dans mon for intérieur que c'était mon *nkug*, c'est-à-dire mon double! Un cri, si perçant, s'échappa de moi de façon que les doigts de la main du chercheur qui me tenaient se relaxèrent et je m'envolais et me posai loin de son ordinateur. Le chercheur me recueillit, me regarda à nouveau et il conclut savoir qui j'étais et d'où je venais

- Oui, c'est moi !

- Comment! Une pièce du jeu d'*abia* qui parle ! - s'exclama le chercheur, très étonné.

- Ce n'est pas ma façon habituelle de parler – dis-je - . Je chante car dans cette pièce du jeu d'*abia* je suis la représentation d'un oiseau et dans l'obscurité de la boîte où j'ai longtemps vécu j'ai appris à convertir les tons de mes chants en paroles avec lesquelles maintenant nous pouvons converser. Tout d'abord je voudrai te dire « merci » car tu venais souvent nous rendre visite. Je suis prête maintenant à t'aider dans ton travail de nous comprendre et j'aimerais t'inspirer dans ta recherche. Tu sais très bien que dans nos fables - les tiennes et les miennes – des animaux comme la panthère et la tortue, chez moi, comme le loup et l'âne, chez vous, parlaient, sentaient, ils ont des émotions ..

- Je ne comprends comment ceci a pu t'arriver mais ça m'est égal – dit le chercheur et il ajouta : je te garderai comme un *byang*, un objet magique, comme disent les Beti, comme un *amulet* comme nous disons, nous, les Blancs...

- Mais tu me garderas dans l'obscurité que j'aime beaucoup ; votre lumière rend mes yeux malades...

- Pas de souci ! Tu seras gardée dans un petit sac que je porterai suspendu au cou.



*mon dos*

### III

Elle aimait l'obscurité. Ce qu'elle n'aimait pas c'était de rester enfermée dans une boîte dans l'entrepôt d'un musée.

- C'était comme vivre dans une caverne. Nous ne savions pas où était la réalité des choses, si dedans ou dehors. Cependant je voulais voir le monde dit de la réalité, celui qui pour les *bemvia* ne l'était pas, il était une fiction. C'était pour connaître la vérité de ces mondes que je suis échappée du musée. Je voulais savoir ce que les gens pensaient de nous – disait-elle à son ami une fois que celui-ci l'avait sorti de son petit sac.

- Peu des gens savent qui vous étiez – lui expliqua. Personne ne sait jouer au jeu d'*abia*. Vous êtes devenue une autre chose. On vous admire pour les gravures que vous portez sur votre dos et qui dans votre jeu d'antan n'étaient pas le plus essentiel car on pouvait gagner ou perdre en tombant sur le dos ou sur le ventre, pile ou face. Ainsi donc aujourd'hui on vous admire pour ce que vos ancêtres avaient gravé jusqu'au point qu'on fait avec vous des bijoux.

- Des bijoux ?

- Oui ! Et parfois de très jolis sous la forme de pendentifs, de boucles d'oreille, de bagues, de bracelets...

- Pourrais-je en voir ?

- Certainement ! - dit-il – Attends un peu. Il me semble que ma femme en garde une, je vais lui demander

Et pendant qu'il y allait je pensais à toutes mes camarades enfermées dans une boîte au fond d'un musée. Pourquoi elles étaient enfermées sans qu'elles puissent devenir des bijoux... ?

- Tiens, voici la photo d'une pièce du jeu convertie en pendentif...



Parfois on les décore avec de l'or ou de l'argent pour mettre plus en valeur les images des gravures que vous portez. On peut en trouver surtout dans les bijouteries de chez vous.



- Et pourquoi d'autres restent fermées dans des boîtes ?
- Parce qu'elles sont plus authentiques .
- Plus authentiques ? Qu'est ce que ça veut dire ?
- Ça veut dire qu'autrefois elles étaient utilisées pour jouer. Ce n'est pas le cas de celles que les artisans font aujourd'hui. Ils les font pour les vendre. Ils imitent les images d'antan, ils en font, certes, aussi de nouvelles ; ils gardent la même forme mais très rarement les pièces sont tirées des graines de l'arbre *elan* ; elles sont faites en bois de n'importe quel arbre. Les compagnies forestières ont abattu tous les

*elañ*. On peut les acheter dans les marchés d'artisanat africain. Les touristes en achètent dans les villes camerounaises. On en trouve aussi dans des boutiques d'art africain et un peu partout dans les *stands* des manifestations africaines. Aujourd'hui on ira dans une boutique et tu pourras en voir.

Il sont allés au centre ville, dans une petite boutique au nom venant d'ailleurs. A l'entrée, il y avait des tambours, des robes et de masques présentés comme une nature morte exotique. Pour mettre en garde la pièce d'*abia* qui était dans son sac, le chercheur lui susurra : « ces masques sont très semblables à ceux que j'avais vu au Cameroun chez un haut fonctionnaire qui les avaient achetés en Chine lors d'un voyage officiel » Puis il demanda à la vendeuse.

- Avez-vous des *abia* ?

- Oui ! Attendez un petit moment.

Et pendant qu'elle allait les chercher il en profita pour sortir de son sac la vraie *abia* . À son retour, la vendeuse lui montra un petit panier plein d'*abia* artisanales. Sans trop les remuer, il en acheta deux. En sortant de la boutique, ils virent une *abia* sous forme de bijoux dans une étagère. Une fois dans la rue, il mit la vraie *abia* dans son sac, les artisanales dans sa poche.

En arrivant a la maison, il sortit de son petit sac la pièce d'*abia* qui était devenue son amie pour lui dire :

- As-tu vu ?

- Oui ! Et j'étais prise d'une très grande émotion en me rendant compte que la vendeuse connaissait si bien le nom de notre jeu et quand elle nous a montré le petit panier plein de *bemvia* encore que celles-ci étaient moins belles que celles qui étaient enfermées dans la boîte du musée. Elles sont néanmoins nos messagères en nous faisant connaître un peu partout...

- Et encore plus les illustrations et bien d'autres choses. Avec la grande variété de vos gravures on a fait plusieurs choses : des logos, des pagnes, des tissus, des sacs... ; une revue portait le nom de votre jeu ; un cinema de Yaoundé aussi.



logo « espace Africa »



logo du Laboratoire d'ethnologie de la  
Université de Paris X (Nanterre)

Mais ce que contribua, certainement, le plus, à vous faire connaître un peu partout fut une collection de timbres éditée par l'État Camerounais. Ces timbres voyagèrent certainement dans le monde entier:



- Je suis très émue en t'écoutant.

- Je le suis également en t'ayant comme compagne. Je me sentais un peu seul. Je te tiens près de moi et en outre tu me parles comme les animaux de nos fables...

- Ne l'oublies jamais : je suis un oiseau qui dit des paroles tout en chantant ; qui aime l'obscurité, mon *mgbël*, où je trouve des forces pour vivre dans ce monde de la lumière qui ne n'en est pas un.

#### IV

Entre-temps les rumeurs sur les « voix » que sortaient d'un certain musée, firent son chemin. Les journaux en parlèrent. Et peu à peu elles devinrent comme les clameurs d'une ancienne revendication : la restitution à leurs pays d'origine des objets que les puissances coloniales lors de raids militaires, expéditions punitives ou « scientifiques » et par d'autres moyens, avaient ramassés et expédiés vers les pays occidentaux... Puis, pour dissimuler un peu, ces objets devinrent des « œuvres d'art primitif », des « formes primaires » faisant partie d'un « héritage universel », dignes donc d'être conservée dans des musées.... surtout occidentaux. En réveillant cette vieille revendication, même un certain Président parla de la possibilité de rendre à leur pays d'origine certains objets.... Ses paroles provoquèrent une levée de boucliers. Les nombreuses opinions sur ce sujet étaient très loin de faire l'unanimité. Quelqu'un disait : « les

œuvres d'art entrent dans les musées, elles n'en sortent pas », une façon de rappeler la dimension légale selon laquelle on ne change pas de propriétaires et surtout qu'on ne regrette pas comment on est devenu possesseur de ces objets.

Rappelons-nous que dans l'histoire que nous racontons si une certaine pièce du jeu d'*abia* était sortie du musée où on la conservait c'était parce qu'elle s'en était échappée.

## V

Le chercheur reçut un WhatsApp de son ami Modo (Xumo) lui annonçant que prochainement il partirait pour quelques mois dans son pays au Cameroun et qu'il voulait lui dire au revoir. Modo était un artiste camerounais qui n'habitait pas très loin de la maison du chercheur. Ils se voyaient de tant en tant. En recevant ce courrier, il eut une idée: ça serait une bonne occasion.

- Bonjour Modo !

- Bonjour mon père !

C'était ainsi qu'il l'appelait, non seulement à cause de la différence d'âge, simplement parce que c'était ainsi qu'il le considérait.

- Je suis venu pour te dire au revoir. On m'a invité pour me rendre quelques mois chez moi.

Ils bavardèrent un peu de ses projets et finalement ils se levèrent pour se dire au revoir. Le chercheur enleva de son cou le petit sac et le déposa autour de celui de Modo tout en lui donnant sa bénédiction avec un peu de salive qu'il cracha sur son front et sur sa nuque comme les Beti le faisaient dans leur pays. Il ajouta ces mots :

- « Modo, mon fils, je te souhaite un bon voyage, un bon séjour dans ton pays et un bon retour au notre. Tu porteras ce petit sac à ton cou et comme tous les objets magiques ont un interdit, tu ne l'ouvriras que lorsque tu arriveras au Cameroun. C'est un *byang* que je te donne Il t'apportera bonne chance dans tes affaires... »

## VI

Modo arriva à Ngola (Yaoundé) le soir. Il s'installa comme d'habitude chez son frère. Ils partagèrent des bières et surtout des nouvelles. De loin on entendait les musiques des bars du quartier qui semblaient résonner suivant le même rythme. Mais Modo était un peu inquiet : il voulait ouvrir son petit sac. Il se retira dans sa chambre sous prétexte qu'il était un peu fatigué.

Il alluma la pièce, ferma la porte, il s'assit sur son lit et enleva le petit sac et l'ouvrit ; ses doigts tremblaient puisqu'il savait que ce qu'il y avait dedans était un *ngid*, un *fétiche* comme disent les Blancs.

- Une *abia* ! - s'exclama Modo.

Il la regarda. Il y avait un oiseau gravé sur son dos : son corps était de profil, ses ailes déployées, sa figure se trouvait dans une double

perspective car on voyait le deux yeux en face, tandis que son bec apparaissait de profil de façon que dans son ensemble la figure de cet oiseau apparaissait comme un emboîtement de perspectives différentes. D'un seul coup tout devint obscur tandis que de cette noirceur sortit une voix mystérieuse qui chantait ce qu'autrefois le propriétaire de la pièce portant la gravure d'un oiseau était gagnante dans une partie du jeu d'*abia* :



Tout en se laissant emporter par ce chant, Modo s'endormit profondément tout en serrant son sac entre ses mains. Il fut envahi par un rêve étrange : éclairé par une très grande obscurité, il vit une *abia* grande comme l'oiseau qui portait la sienne gravée sur son dos ; un oiseau qui convertissait les tons de ses chants en paroles comme dans les messages des tam-tams. C'était ainsi que l'oiseau de son *abia* raconta sa vie, Modo ses projets. La conversation fut longue. Ils

établirent enfin un pacte de s'aider en s'aidant. Dès son obscurité, l'*abia* enverrait à Modo l'énergie nécessaire pour réaliser ses projets ; Modo à son tour s'engageait à apprendre à l'*abia* d'autrefois le Cameroun d'aujourd'hui.

## VII

Le jour suivant, Modo rencontra ses amis qui dirigeaient le *Laboratoire pour de nouvelles expressions culturelles*, et qui voulaient penser une autre manière de concevoir les musées. Ils en parlèrent beaucoup, ils s'écoutèrent. Il fallait aussi trouver des formes pour expliquer les différentes idées aux gens. Après quelques jours de conversations, Modo prit la parole et dit à ses amis :

- Je pense qu'on pourrait représenter d'une manière très simple un nouveau musée consacré aux *bemvia* de l'ancien jeu d'*abia*...

- Aux *abia* ? - demanda un des présents un peu étonné de cette proposition...

- Non, aux *bemvia* authentiques de ce jeu, c'est-à-dire à celles qu'on faisaient pour jouer – précisa Modo.

- De celles-ci on n'en trouve pas ! - poursuivit l'ami.

- Nous n'en aurons pas besoin – souligna Modo très lentement afin de rendre plus évidente sa conviction.

- Comment ! - s'exclamèrent plusieurs des présents tout en demandant à Modo : « on propose de faire un musée consacré aux *bemvia* du jeu d'*abia* sans en montrer aucune »

- Justement ça : « sans en montrer aucune »

- Alors le projet serait faire un musée sans musée - dit un des présents avec un peu d'ironie...
- Exactement ! Un musée sans rien, vide complètement ; en tout cas sans aucune pièce d'*abia* à montrer...
- Facile donc à représenter – dit alors quelqu'un.
- Est-ce que tu penses alors présenter une scène complètement vide ou avec quatre décors suggérant la salle d'un musée ? - demanda quelqu'un.
- Complètement vide non ! Mon idée est de représenter la salle d'un musée avec des vitrines, des piédestals, des murs... totalement vides, sans aucun objet mais avec des écriteaux qui signalent les musées occidentaux où se trouvent les pièces qu'on voudrait présenter. Les *bemvia* du jeu d'*abia* étaient un exemple – conclut Modo.

Un certain temps après, le *Laboratoire pour de nouvelles expressions culturelles*, présenta une scénographie sur le sujet discuté dans laquelle vers la fin apparaissait un groupe de touristes visitant un « musée sans musée ». Après cette présentation et comme c'était la coutume, on commença une discussion avec le forum de spectateurs. La conception de la scénographie et du *script* fut à la charge des jeunes du quartier qui apprenaient de nouvelles formes de penser et de dire les choses...

Cette idée fut reprise par un journaliste. Les media en parlèrent. Après un certain temps la ville de Ngola inaugura un Musée qui n'en était pas un.

D'autres pays africains en firent de même .

Supposons que ces objets d'art furent rapportés dans leur pays d'origine (ils ne le furent jamais), alors le *Laboratoire* examina cet autre sujet : et maintenant quoi ?

- Oui, on pourrait bâtir un musée mais sans aucun entrepôt (en souvenir des *bemvia* du jeu d'*abia*). On pourrait l'appeler « **Musée de la mémoire artistique** » qui ne serait jamais un simple musée d'objets (et moins encore d'objets récupérés) sinon plutôt des différentes formes de vie du passé qui ont modelé le présent pour montrer ce que nous sommes maintenant et rappeler que la vie c'est l'art de vivre entre l'obscurité et la lumière, entre la réalité et la fiction, entre nous mêmes et nos désirs comme nous le montraient autrefois les *bemvia* du jeu d'*abia*.

*Louis Mallart Guimerà*

2021